

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\)](#) **Item**[22. Val-Richer, Samedi 12 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

22. Val-Richer, Samedi 12 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (7 - 16 août)

[26. Paris, Mardi 15 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-08-12

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitSavez-vous quelle joie vous me donnez quand vous me dites que mes lettres vous font un peu de bien ?

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°48/74-76.

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 94, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/346-351

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°22 Samedi 12. 2 heures

Savez-vous qu'elle joie vous me donnez quand vous me dites que mes lettres vous font un peu de bien ? Je vous ai constamment devant les yeux, souffrante, abattue, agitée. Je voudrais être constamment là, verser à chaque minute du baume dans votre âme, dans vos nerfs. Ils m'embarrassent vos nerfs. J'ai envie de leur en vouloir, et je ne peux pas. Vous leur devez peut-être cette susceptibilité, cette rapidité, cette finesse d'impressions qui s'allient si bien à l'élévation de votre esprit, au sérieux de votre air, de toute votre manière. Guérissez vos nerfs, Madame, mais restez comme vous êtes. N'y changez rien, je vous en conjure. Je ne veux supprimer en vous que la souffrance. Je ne vous donnerais plus de conseils, s'ils devaient vous induire à changer en vous quelque chose.

Quand je vous ai vue pour la première fois, vous m'avez frappé comme une personne nouvelle pour moi, et pourtant sur le champ comprise, parfaitement comprise. Ce qui s'est tout à coup rêvée à moi, c'est la grandeur de votre nature. Avec votre accent si ému, votre regard si triste, vous conserviez si évidemment toute la liberté, toute la fierté de votre pensée. Vous aviez l'air de regarder d'en haut, de toiser pour ainsi dire, les idées les personnes, à mesure qu'elles passaient devant vous. Il y avait dans votre physionomie, dans votre maintien dans votre langage tant de dignité, d'indépendance, et en même temps un tel besoin. D'être soulagée soutenue ! Pendant le dîner, je ne sais ce que je vous disais, vous vous êtes penchée une ou deux fois vers moi, comme entrevoyant et venant chercher dans mes paroles quelque chose qui vous était doux ; et à l'instant même, vous vous êtes relevée et détournée, comme vous repliant sur vous-même et doutant qu'il pût vous venir du dehors, d'un inconnu, quelque distraction. Je crois vous avoir déjà dit qu'il m'était resté de ce premier jour, une impression profonde. Et elle était juste ; ce que je connais en vous aujourd'hui, je l'ai entrevu ce jour là une grande âme qui ne peut vivre seule. Je ne sache rien de comparable à ce double attrait.

5. h. 1/2 Je viens de lire mes journaux. Je trouve le discours de Sir Robert Peel, un peu trop empreint, vers la fin, des habitudes d'opposition. Il reproche bien amèrement aux Ministres, l'emploi qu'ils ont fait du nom de la Reine. Faut-il appliquer le mot impudeur à des hommes dont on est si près de se rapprocher ? Peut-être les mœurs anglaises sont-elles en ce genre moins susceptibles que les nôtres. Du reste le discours est excellent et très frappant. Nous verrons à l'œuvre la Sagesse des deux côtés. Je suis charmé que vous ayez si bien fomenté, celle de Lord Melbourne. Si les conservateurs de France ont autant de persévérance et de zèle que ceux d'Angleterre, la dissolution, nous sera très bonne. Je ne crains, pour

eux, que le découragement et le laisser aller. La grande infériorité dès honnêtes gens c'est qu'ils ne savent pas se lever aussi matin que les brouillons. S'ils avaient comme ceux-ci, le Diable au corps, ils gagneraient toutes les batailles.

Dans le n° 15, je crois, je vous avais dit un mot de mon meeting de Caen ; un seul mot, pour vous dire que cela ne valait pas la peine d'en écrire. J'espère que ce N° vous reviendra enfin, et aussi les N°12 et 13 qui sont partis de Lisieux pour Londres le 29 juillet et le 1er août. Vous devriez les avoir depuis longtemps. Dimanche 7 h 1/2 J'ai été interrompu hier par toutes sortes de visites, d'abord je ne sais combien de voisins qui se sont abattus chez moi comme une volée de pigeons, puis le Duc Decazes qui va à Bordeaux, et s'est détourné de 20 ou 30 lieues pour venir me dire pas grand chose.

Ce matin toute ma vallée est enveloppée d'un immense brouillard qui va, vient, monté, descend. Il essaie de se défendre contre le soleil que j'entrevois à l'horizon, en face de moi. Ce n'est encore qu'un point rougeâtre à chaque instant surmonté, voilé par le brouillard. Mais ce point, c'est la chaleur, c'est la lumière. Le brouillard sera vaincu, dispersé, chassé. Dans quelques heures mon ciel sera pur, ma vallée brillante. Plût à Dieu que ce fût toujours là l'image de la vie !

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 22. Val-Richer, Samedi 12 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-12.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 15/01/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/914>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur94

Date précise de la lettreSamedi 12 août 1837

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Bien ce point,
millard sera
honneur de
Mort à Dieu que

91022

Janvier 18. - Chaux

94

91015

Savez vous quelle joie vous me
donnez quand vous me dites que mes Lettres, vous font
un peu de bien ? Je vous ai constamment devant les
yeux, souffrante, abattue, agitée. Je voudrais être
constamment là, votre à chaque minute du jour
dans votre ami, dans vos nerfs. Ils m'embarrassent
vos nerfs. J'ai envie de leur en vouloir et je ne peux
pas. Vous leur devez peut-être cette susceptibilité,
cette rapidité, cette finesse d'impression, qui s'attirent
si bien à l'élévation de votre esprit, au sérieux de
votre air, de toute votre manière. Guérissez vos nerfs,
Madame, mais restez comme vous êtes. N'y changez
rien, je vous en conjure. Je ne veux supprimer en
vous que la souffrance. Je ne vous donnerais plus
de conseil. S'ils devaient vous induire à changer en
vous quelque chose. Quand je vous ai vue pour la
première fois, vous m'avez frappé comme une
personne nouvelle pour moi, et pourtant sur le champ
l'impression, parfaitement comprise, ce qui sert tout à
coup révéle à moi, tout le grand de votre nature.
Avec votre accent si doux, votre regard si triste.
Vous conservez si évidemment toute la liberté, toute
la fierté de votre pensée ! Vous avez l'air de
regarder d'en haut, de tout, pour ainsi dire, les idées,

les personnes, à savoir quelles passaient devant vous. Il
y avait dans votre physionomie, dans votre manière,
dans votre langage, tant de dignité, d'indépendance,
et en même temps un tel besoin d'être soutenu!
Pendant le dîner, je ne sais ce que je vous disais,
vous vous êtes penché une ou deux fois vers moi,
comme entrevoyant et venant chercher dans mes
pâtes quelque chose qui vous étoit doux; et à
l'instant même, vous vous êtes relevé et détourné,
comme vous respirez des vous-même et d'autant
qu'il pût vous venir du dehors, d'un inconnu, quelque
distraction. Je crois vous avoir déjà dit qu'il m'était
resté, de ce premier jour, une impression profonde,
et elle étoit juste; ce que je connais en vous aujourd'hui,
je l'ai entrevu ce jour-là, une grande âme qui ne
peut vivre seule. Il ne s'agit rien de comparable à
ce double attrait.

E. L. Y.

J'ai vu de lire ma journée. Je trouve le discours
de Mr Baker peut être un peu trop impudent, vers la fin,
de habitude, d'opposition. Il reproche bien amèrement
aux ministres, l'emploi qu'ils ont fait du nom de la
Reine. Faut-il appliquer le mot impudent à ce
homme dont on est si près de se rapprocher? Peut-être
les mêmes Anglais sont-ils en ce genre même
susceptible, que le nôtre. Du reste le discours est
excellent, et très frappant. Dans verrons à l'œuvre la

Sagesse de deux
bien fondée et

Si les Com-
pénétrance et de
dissolution nous
que le dévouement
infériorité de la
Et leur aussi m
comme eux-ci, le
les batailles.

Dans le 3^e
de mon meeting
que cela ne vaille
que ce 3^e vous
13 qui sont part
d'elles et le 11^e
longtemps.

J'ai de interromp
D'abord je ne sais
chez moi comme
Deux qui va
de l'œuvre, pour v
toute ma vallée
qui va, vient, me
contre le Soleil
moi. Ce n'est que

devant vous. Il
tre manières,
d'indépendance,
huitages, boutons!
vous diriez,
vous moi
dans moi
sup; et à
de dévouement
de doute

annus, quelques
et qui n'était
un profane,
vous aujourd'hui,
comme qui ne
comparable à

ou le diction
vous la fin,
bien amèrement
le non de la
méduse à de
vaches? Peut-être
une maison
le diction est
à l'heure la

Sagesse de deux côtés? Je suis charmé que vous ayez si
bien fomenté celle de lord Melbourne.

Les Conventionnels de France ont autant de
persévérance et de zèle que ceux d'Angleterre, la
dissolution nous sera très bonne. Je ne crains, pour eux,
que le découragement et le laisser aller. La grande
infirmité de hommes gens, c'est qu'ils ne savent pas
se tenir sur le terrain qui les branle. Si, au lieu
comme eux-ci, le diable au corps, ils gagnaient toutes
les batailles.

Dans le 2^e 18, je crois, je vous avais dit un mot
de mon meeting de la nuit; un seul mot, pour vous dire
que cela ne valait pas la peine des écrivains. J'espère
que ce 2^e vous verra enfin, et aussi le 2^e 12 et
13 qui sont partis de Lille pour Londres le 29
juillet et le 1^{er} août. Vous devriez le voir depuis
longtemps.

Dimanche 7h 1/2.

J'ai été interrompu bien par la pluie de pluie?
D'abord je ne suis content de rien qui se sont abattus,
chez moi comme un vol de pigeons, puis le duc
Dejazet qui va à Bordeaux et des dévoués de 20 ou
30 lieues, pour venir me dire pas grand chose. Le matin
toute ma vallée est enveloppée d'un immense brouillard
qui va, vient, monte, descend. Il essaye de se défendre
contre le soleil qui j'entrevois à l'horizon, en face de
moi. Ce n'est encore qu'un point rougeâtre, à chaque

n° 22.

91015

instans surmonté, vicié par le brouillard. Mais ce point,
c'est la chaleur, c'est la lumière. Le brouillard sera
vaincu, dispersé, chassé. Dans quelques heures, mon
ciel sera pur, ma vallée brillante. Plût à Dieu que
le fût toujours à l'usage de la vie !

Donnez quand vous
un peu de bien
vous, souffrant
constamment
dans votre ame
vos needs. J'ai
pas. Vous le
cette rapidité,
le bien à l'été
votre air, de la
Madame, mais
rien, je vous
vous que la
de conseil. J'ai
vous quelques
promises faites,
personne ne
l'empire, pour
coup révétié à
avec votre arde
vous l'arriver
la fièvre de
regarder son